

LUCIEN WASSELIN

Kijno, une donation

Introduction de Salah Stétié

Éditions du Littéraire



Kijno dans son atelier de Saint-Germain en Laye – mars 1989 –
© photo Alkis Voliotis

**LES QUATRE CŒURS
DE LAD KIJNO,
GRAND PEINTRE**

LAD, HOMME AU GRAND CŒUR, avait quatre cœurs. Je veux parler d'abord des deux premiers. L'un était pour le ciel, et l'autre pour la terre, ses deux patries. Entre les deux, libre de tout, l'Ange Couleur, celui qui peint avec sa propre plume. À chaque tableau qu'il imagine sur soixante-dix ans de création jamais ralentie, jamais interrompue, toujours renouvelée par son respir, l'Ange Couleur allait, venait, tournant autour du peintre pour l'aider à configurer le monde. Le monde de Lad dans le monde de l'ange, comme par la radiographie permettant de voir le fœtus encore endormi mais bientôt réveillé dans le sein de sa mère, le monde de l'Ange dans le cœur et l'intelligence de Lad, créateur et créature s'épousant et s'épuisant dans le même combat sous la même enveloppe. Car Lad croyait à l'Intelligence, c'est-à-dire aux liens étroits entre les choses et l'Esprit. Car le visionnaire était aussi un philosophe qui avait lu Aristote et Thomas d'Aquin et qui, dans sa jeunesse, avait d'idées et d'intuitions échangé des lettres avec l'immense Paul Claudel. Comme Paul, et comme Thomas, il croyait à l'Animus et à l'Anima, l'Anima la substance originale et féminine de l'Âme que l'Animus, l'Esprit, le Modeleur inspiré, formulateur et normatif, venait achever selon sa propre règle, participant aussi avec les propres moyens de l'homme, si pauvres fussent-ils, à la création universelle, celle qui derrière l'homme retrouve l'ouvrier, ce contributeur à la vision du Grand Tout.

Lad détache une plume de l'aile du Compagnon obligé, aile qui l'éventait du vent dont il avait besoin pour ne pas étouffer, pour ne pas se sentir en prison. Et cette plume était entre ses doigts une clé d'or pour ouvrir la chambre où il se trouvait, pour ouvrir la fenêtre et faire exploser les limites de l'horizon.

Kijno, une donation

Son imagination était un arbre substantiel, reliant, je l'ai dit, le ciel et la terre, chaque arbre se façonnant, tout et détail, selon la poussée de sa sève singulière, racines, tronc, écorce, branches, feuillages et dentelure de chacune des feuilles, et pigmentation de la feuille et de la fleur et, le moment venu, du fruit selon la religion du soleil et de la lune, selon la pluie et selon la neige et selon les quatre saisons de l'année reproduisant symboliquement les Quatre Évangiles.

Il n'est pas étrange que Lad, ce fils de mineur, cet approfondisseur par nécessité, ait choisi très vite et comme d'instinct d'attaquer la réalité prétendue sous tous ses angles, avec pics et pinces, pour lui faire rendre gorge et la contraindre, à la force du poignet et rien qu'avec ses dix doigts à restituer au jour, qui est couleur et lumière, la chose noire que cette réalité économise, depuis des millions d'années, couche après couche, dans sa profondeur muette, la houille chaleureuse, le noir capable du plus intense rouge, venant absorber les nuances après les avoir révélées, pour établir sous un projecteur soudain éblouissant dans l'espace, un geste délicat et décisif à la fois, l'amphithéâtre tragique où s'affrontent, à travers toutes les expressions dont il est capable, l'homme et son destin. « Il y a en moi quelque chose de noir à contenter », avait prophétisé Eugène Delacroix, phare parmi les phares. Lad Kijno avait rencontré et retenu la haute leçon qu'il avait adaptée, selon son style fourmillant d'inventivité, à notre modernité intransigeante dont il s'est, dès qu'il a commencé à peindre, imposé comme l'une des références incontournables. Lad, cet arbre puissamment poussé par sa propre dynamique interne et le terreau que son secret colonise, arbre inversé, est un terreau infiltré par tous les sucs où il puise, entrecroise et mélange avec autorité, avec subtilité, pour en former sa sève à lui, riche de tous les apports des temps (sa culture picturale et artistique et monumentale et svelte, comme l'était sa taille longtemps effilée comme la flèche d'une cathédrale, ces cathédrales médiévales qu'il aimait d'amour aussi physique que spirituel dont s'illuminaient encore plus les vitraux quand il les regardait et qu'ils finirent par illuminer lui-même du regard de ses yeux en dédiant à l'une de ces grandes structures millénaires sa magnifique rosace vitrée traversée par la seule lumière intérieure à la lumière qu'on appelle, faute

Kijno, une donation

de mieux et par incompetence du vocabulaire humain, la lumière de l'esprit). Ce Polonais, né à Varsovie, croyait-il à l'Esprit ? Il y croyait : c'était, je crois, pour lui, dans le repli de sa conscience la plus intime, le seul nom de Dieu auquel il pouvait croire au-delà du religieux, au-delà de l'institutionnel, quel qu'il fût. C'est par là, et c'est pour cela que battit le premier des deux cœurs de Lad : celui qui regarde vers le Ciel. C'est ce cœur-là, allié à l'instinct créateur qui inventa tous les rêves, toutes les formes, toutes les lignes, toutes les images, tous les matins et tous les crépuscules, cela qui rend identifiable chacune des œuvres de Lad, quelle que fût la technique employée, quelle que fût la période envisagée. Ce cœur de Lad selon ce qu'en pourrait dire Mallarmé, est celui qui chante « l'hymne des cœurs spirituels » :

*Car j'installe par la science,
L'hymne des cœurs spirituels
En l'œuvre de ma patience,
Atlas, herbiers et rituels*

Prose pour Des Esseintes.

Cet inventeur, ce réinventeur du regard sur la couleur et sur la forme et qui traverse avec une désinvolture superbe et sérieuse toutes les métamorphoses de l'absolu créateur au XX^e siècle, absolu qu'il sut illustrer à sa façon, croyait-il aux grands combats de la lumière et de la nuit, et sur les chemins de la peinture et de l'art, mieux que batailles d'Uccello confrontées à celles de Manès-Zarathoustra, sage pour qui tout est mis en balance : le Jour et la Nuit, le Bien et le Mal, le Clair et l'Obscur ?

Mallarmé place à l'origine de « l'hymne des cœurs spirituels » qui est la formulation poétique en son aboutissement, une science que je crois toute d'intuition, une patience qui est cet art de faire par quoi – à tort selon moi – Valéry définit le tout de la création poétique qui est – selon moi toujours – un entêtement contre le mauvais ordre des choses, une rébellion, un ajustement

Kijno, une donation

rectificatif. Bien plus spiritualiste est, chez Lad, la conception créatrice éclairée par ce soleil spirituel qui lui a toujours tenu compagnie et qui est de l'ordre de ce premier cœur que j'ai évoqué au début de cette prise de parole.

Qu'on permette au poète que je suis, que j'espère être, de donner voix à l'un de mes amis italiens, Mario Luzi, grand poète, mort il y a quelques années, après avoir frôlé le Prix Nobel de littérature. Trois citations extraites du même recueil intitulé : *À l'image de l'homme*, ici magnifiquement traduit par Jean-Yves Masson. Ces trois citations me paraissent correspondre étroitement aux vues de Lad Kijno sur le sens et la finalité de la création d'art mûrie au soleil de l'expérience spirituelle la plus sincère, convaincue et convaincante :

1^{ère} citation :

*Monde, je ne suis pas limité à moi-même
Tu as voulu que nous soyons chacun
un projet de vie
dans le projet universel.
Je sais bien que nous devons toi et moi
réciproquement grandir ensemble –
c'est écrit sur l'ultime pierre
milliaire de son chemin
Et tout au-dedans de lui. Amen.*

2^{ème} citation :

*Vent et lumière
L'éclat doré
des platanes s'installe dans le ciel
il n'a ni heure
ni saison,*

Kijno, une donation

Ô peine, ô grâce : l'art est, par la participation de l'artiste à la re-création, à l'accomplissement de la création du monde – pour Mario Luzi ce monde est un don de Dieu, don inachevé qu'il appartient à l'artiste, au poète d'achever, c'est aussi le point de vue du puissant correspondant mystique du jeune Lad, Paul Claudel, qui intitule un de ses poèmes les plus célèbres : « La Muse qui est la Grâce », mais ce monde est-il pour Lad vraiment donné par Dieu ? On le pense. On n'en est pas sûr, malgré la pudeur de l'approche. Reste qu'il y a chez notre ami une avancée au départ plus romantique, plus symbolique au sens baudelairien du terme, des significations parallèles, jusqu'à un certain point inabouties et cependant convergentes des signes de ce monde, ce que le poète des *Fleurs du Mal* appela les « Correspondances ». Le monde est formé de couches comme géologiques et structurelles qui s'interpellent, s'interpénètrent et, dit Baudelaire, se « répondent dans une ténébreuse et profonde unité » : couleurs, parfums, sons, à l'horizon du grand tout, dans ce qu'il m'est arrivé de surnommer un jour « l'outre-sens » ou encore « l'outre-lumière du dit ». Lad écrit en 1957 ce texte révélateur : « Le monde est élastique, sphéroïde et constamment en expansion ; il y a plusieurs mondes, la matière est multiple, comme stratifiée. On part d'une machine et on arrive aux rythmes d'un figuier ou aux fonds marins : inversement, on part de la croupe d'un cheval, d'une courbe de violon, d'un sein ou d'un visage et on arrive finalement à une géométrique mécanique mentale. Des choses nous échappent nous glissent constamment entre les doigts, imperceptiblement, comme du sable ; impossible de rester dans l'objet : il y a des transmissions secrètes et contradictoires, des courants ascendants, des forces magnétiques, des marées motrices, un va-et-vient constant : tout cela bouge, tout cela craque, tout cela se tient et il faut en rendre compte sur cette petite surface à deux dimensions qu'est la toile. » C'est partant de là que Lad décrit, mais c'est une création qui n'a rien d'une description. Nikos Kazantzakis avait vu juste quand il note, peut-être faisant allusion de loin au premier travail de son ami Lad, cette observation visionnaire : « Ce n'est pas mon cœur qui bat et bondit dans son sang, c'est la terre entière. Se retournant en arrière, elle revit sa terrible ascension à travers le

Kijno, une donation

chaos. » Frank Elgar, un critique ami de Lad commente subtilement : « Il fallait pour l'artiste rendre le frémissement de la matière, le tragique des éléments, le pouvoir fascinateur du chaos et pourtant faire œuvre de création. Il y a parfaitement réussi. Il ne décrit pas, il évoque, suggère, transfigure, métamorphose les données naturelles. »

Voici longuement, car c'est là que tout commence, pour le premier cœur de Lad Kijno : le cœur spirituel. Mais très vite Lad découvre que l'esprit n'est pas tout, voire qu'il n'est rien s'il ne s'incarne pas dans le combat des hommes, si l'esprit n'est pas combat social, sens de la justice, participation à l'ordre de la société en vue de la réalisation de la paix, ici et maintenant, par les armes qui permettent de conquérir ces idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité qui sont la base de la conscience humaine et la morale sociale, avec ou sans Dieu. Désormais, son combat le plus profond, le plus significatif s'inscrit non pas en marge, mais en compagnonnage avec le Parti communiste en France certes, mais aussi dans le monde. Il prend parti pour les grandes causes lumineuses dont il sait que leur lumière est celle du chemin. Et du coup, sa peinture va cesser de baigner dans une rêverie existentielle pour épouser la forme simple, se rapprochant avec une grande simplicité, qui n'est pas simplification, des formes premières qui rappellent les premiers gestes des hommes sur les premières matières, et aussi ces premières matières elles-mêmes, les transformations que le travail des hommes, difficile au quotidien, leur fait subir, le mariage des matériaux et de la dignité de la création en général, la création comme rêve collectif et comme noblesse acquise. Son père, cet émigré, avait été mineur et, à la fois, professeur de violon. Dorénavant dans la vision amplifiée, engagée, lutteuse de Lad Kijno, le deuxième cœur de celui-ci prend sinon la place laissée par le premier (l'espace de ce cœur est si vaste qu'il est toujours là à battre éternellement) du moins par se transformer en fer de lance de sa sensibilité et de son imagination, en accompagnant par un grand songe simplifié dans sa thématique, ses formes et ses effets, le dialogue avec tous cœurs que son art cherche à rencontrer et qu'effectivement il rencontre. C'est le second cœur de Lad.

Kijno, une donation

Kijno ne s'est pas exilé, loin de là, de sa recherche méditative fondamentale qui est toujours la quête de la vérité dans la justice, la paix et l'espace intérieur de l'homme – ce *lointain intérieur* dont parle Henri Michaux, un méditant et un autre grand poète, les routes et les sentiers de Lad étant tout le temps traversés de poètes, ces êtres au diapason desquels il résonne plus encore que des peintres, souvent plus formels, plus formalistes, plus évasifs et plus perdus dans leur songerie colorée.

Lad est toujours en quête du sens. À l'occasion d'un séjour au Japon, il le trouve, lui semble-t-il, dans la lumière du Bouddha et c'est son long nouveau cheminement dans le visage aux yeux fermés de celui, un homme comblé d'humanité jusqu'à atteindre les rivages d'un certain divin fait d'accueil, de compassion, de tolérance et de justesse d'âme, un long cheminement qui est pour Lad, pour qui l'aventure spirituelle ne se distingue plus en rien de la recherche plastique, une halte d'émerveillement dans son double développement unifié. Mais l'Histoire, que le Bouddha a espéré dépasser, l'Histoire occidentale notamment, ne ferme, elle, jamais ses yeux épouvantés au fond de la conscience du peintre, de plus en plus semblable à lui-même, de plus en plus visionnaire. C'est là que s'ouvre dans sa carrière toujours active, jamais apaisée, cette extraordinaire conjonction qui met face à face l'horreur goyesque de l'Histoire figurée symboliquement (retour, mais dramatique, à la case départ) par ces admirables cathédrales de la noirceur du temps que sont les *Liturgies brûlées*, ces apocalypses qui disent leur nom et, d'autre part, autre terme de la conjonction, la découverte de la page, de la peau, des lignes de la matière, des lignes de la main et de leurs infiltrations réciproques par la caresse distordue et cependant harmonique et harmonieuse où l'univers chante sur le papier que l'harmonie suprême est peut-être dans la disharmonie risquée : haute leçon d'esthétique mêlant l'avant-garde la plus incisive à la tradition de l'hymne grecque sous sa forme la plus proche de la lumière obscure et diaphane des Mystères. C'est la période, véritablement unique dans le génie de la création picturale contemporaine, ces merveilleux papiers froissés de Kijno que j'ai beaucoup de plaisir à explorer tandis qu'il continuait à les inventer, surpris lui-

Kijno, une donation

même par le sourire de son œuvre, le sourire de la matière spiritualisée par une caresse. « D'une seule caresse / Je te fais briller de tout ton éclat », écrit Paul Éluard dans un distique du plus limpide amour. Cette période si violemment antithétique dans l'existence de Lad, ce chevalier épique de l'inventivité contemporaine, ce face-à-face dramatique entre les *Liturgies brûlées* et les papiers si bienheureusement froissés correspond au troisième cœur mi-lumineux mi-ténébreux de Lad. J'aurais beaucoup à dire encore sur cette physique-métaphysique du grand peintre, notre ami qui vient de nous quitter, mais je m'arrête là car pour cela il nous faudrait des heures.

J'ai dit que Lad avait quatre cœurs en un seul, qui, en fait, a réussi le miracle de réunir à lui les trois autres dans l'unité suprême de l'amour. « Il n'y a pas deux amours », dit saint Augustin. Lad était fils de mineur, il remontait métaphoriquement comme son père de la nuit de la terre ; Malou, était une fille de l'air, elle avait vocation de voler. Une fois, comme dans les contes de fée, le fils de la terre regarda vers le ciel : il vit une déesse du ciel, une jeune hôtesse de l'air dont l'avion a pris feu, et qui tombait vers la terre. Comment ces deux-là ont-ils fait pour se rencontrer et vivre sur des dizaines et des dizaines d'années d'un éternel amour ? C'est le quatrième cœur de Lad et c'est le premier d'entre eux tous, c'est là aussi le premier et l'ultime cœur de Malou.

Salah Stétié

Allocution de Salah Stétié lors de l'Hommage à Kijno (dimanche 6 octobre 2013, à la Maison Elsa Triolet-Aragon / Moulin de Villeneuve 78730 Saint-Arnoult-en-Yvelines).

KIJNO À NŒUX

QUI DÉCOUVRE LA DONATION KIJNO pénètre dans l'univers du peintre. Et s'interroge. Pourquoi une telle exposition permanente dans cette petite ville de l'ancien bassin minier du Pas-de-Calais ? Pourquoi un bâtiment administratif (la salle du conseil de l'Hôtel communautaire) et non un lieu dédié à l'art ? Quel est l'univers de Kijno ?

Et des amorces de réponse fusent selon l'information dont dispose *a priori* le visiteur. Ce qui est sûr, c'est que se confronter aux seize œuvres que Kijno a données à la Communauté de communes de Nœux-les-Mines, c'est se confronter à une vision du monde. Et ce sans suivre l'itinéraire auquel se soumettent les amateurs d'art, car ce que veut Kijno, c'est que ses œuvres soient vues par le plus grand nombre, c'est-à-dire par ceux qui (se) sont exclus du circuit habituel des musées et des galeries. On vient donc dans ce lieu par inadvertance, par hasard ou pour cent bonnes raisons qui n'ont rien à voir avec l'art et l'on se heurte de plein front au peintre...

Kijno brise les murs auxquels sont accrochées ses toiles, sa respiration bouleverse l'espace dans lequel déambule le visiteur, son attention aux autres (individus, cultures, civilisations ...) fait éclater les baies vitrées qui s'ouvrent sur des jardins que traversent les femmes et les hommes d'aujourd'hui...

KJINO & NŒUX-LES-MINES

LADISLAS KIJNO EST UN PEINTRE de renommée internationale : la salle centrale du Pavillon français lui fut réservée en 1980 à la Biennale de Venise où il exposa *Le Théâtre de Neruda*, trente toiles froissées de 6 mètres de haut sur 1,70 mètre de large en hommage au poète chilien Pablo Neruda, ancien ambassadeur du Chili à Paris (toiles aujourd'hui accrochées à Lille Grand-Palais) et ses œuvres sont présentes dans de nombreux musées et fondations dans le monde entier. Il naît en 1921 à Varsovie d'une mère française (née à Barlin près de Nœux-les-Mines) et d'un père polonais (premier prix de violon au conservatoire de Varsovie).

En 1905, lors de l'insurrection des Polonais contre les Russes, le père de Kijno, patriote comme Chopin, fut arrêté et déporté dans un camp de Sibérie d'où il s'évada en 1907 avec quelques camarades, passant par Saint-Petersbourg dans sa fuite vers la Finlande, poursuivi par une police tsariste implacable. Józef Kijno se retrouve à Liège où il poursuit ses études de violon au conservatoire de la ville. La France, pays de la Révolution et de la Liberté, est toute proche. C'est l'époque de l'exploitation minière florissante, on a besoin de main-d'œuvre, on embauche... Józef Kijno arrive donc dans le bassin minier du Nord/Pas-de-Calais et il devient mineur à la fosse 7 d'Haillicourt dès 1908. À cette époque, Claire Haze tient l'estaminet de son père à Barlin ; Józef Kijno la rencontre en 1911 et c'est le début d'une vie commune¹ qui les conduit au Canada et en Pologne où Ladislav Kijno naîtra en juin 1921. La nostalgie du pays (pour Claire) et la situation politique dans la Pologne indépendante du début des années 20 amènent la famille à revenir définitivement en France en 1925. Le père de Kijno retrouve un emploi à l'outillage des houillères à Nœux-les-Mines. Mais l'immigré, ouvrier par nécessité, pratique le violon et le dessin, ce qui ne sera pas sans marquer le jeune Ladislav.

Kijno, une donation

Józef Kijno, maintenant intégré, joue régulièrement du violon seul, en famille ou dans des orchestres locaux, il donne même des leçons. En 2010, certains se souviennent encore de la musique qui sortait de la maison des Kijno. Monique Delemaire, en particulier, se souvient que son père, Jules Blondel, violoniste lui aussi, jouait avec le père du futur peintre, pour le plus grand plaisir des voisins. Et Ladislav Kijno n'oubliera jamais de fournir des documents iconographiques pour les ouvrages qui lui ont été consacrés : reproduction de sa toile *Hommage à mon père et à sa contrebasse*² ou photographie du violon de son père³.

Quant au dessin, Kijno rappelle que son père dessinait admirablement et qu'il fut « traceur » dans l'aéronautique chez Farman avant de se fixer à Nœux-les-Mines. Et il affirme volontiers que c'est son père qui l'a initié au dessin à la plume et à l'encre noire : fasciné par ce qu'il voyait réaliser par celui-ci, il se mit dès son enfance à peindre et dessiner tout ce qui lui tombait sous les yeux.

Ladislav Kijno est naturalisé français en 1929 avec son père et tous deux dès lors se sont toujours considérés comme intégrés à la culture française sans pour autant oublier leurs origines polonaises. Il fréquente l'école Saint-Exupéry, se dirigeant vers un avenir correspondant aux souhaits de ses parents ou aux habitudes sociales de l'époque, jusqu'au jour où le vicaire de la paroisse propose aux parents que le jeune Kijno poursuive ses études au petit séminaire d'Arras : « C'était alors l'usage dans les milieux populaires et souvent la seule chance de pouvoir accéder presque gratuitement aux connaissances supérieures⁴. » Cela, ou pour d'autres le concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs quand ils avaient été remarqués par le maître d'école... Kijno échappe ainsi à un avenir plus ordinaire : il étudie de 1932 à 1937 dans ce petit séminaire, obtient le baccalauréat et commence ensuite des études de philosophie à Lille (il terminera sa licence en 1946). La maladie l'éloigne de Nœux-les-Mines et une autre histoire commence : mais il a toujours conservé le contact avec proches et amis restés au pays...